



**HAL**  
open science

## Péninsule de Taman (Russie méridionale)

Christel Müller, Eric Fouache, Youri Gorlov

► **To cite this version:**

Christel Müller, Eric Fouache, Youri Gorlov. Péninsule de Taman (Russie méridionale). Bulletin de Correspondance Hellénique, 1999, 123 (2), pp.589 - 598. 10.3406/bch.1999.7252 . hal-01668156

**HAL Id: hal-01668156**

**<https://hal.parisnanterre.fr/hal-01668156v1>**

Submitted on 19 Dec 2017

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## *Péninsule de Taman (Russie méridionale)*

par Christel MÜLLER, Éric FOUACHE et Youri GORLOV  
avec la collaboration de Mikhaïl ABRAMZON, Vassif GAÏBOV et Alexei POROTOV

Du 1<sup>er</sup> au 31 juillet 1998 a eu lieu la première campagne de prospection de la mission archéologique franco-russe dans la péninsule de Taman (Russie méridionale). Cette campagne faisait suite à la campagne préliminaire d'exploration menée en 1997, qui avait permis de conclure à la faisabilité des opérations. Deux équipes ont travaillé ensemble sur le terrain : une équipe archéologique sous la direction conjointe de Christel Müller (EFA-maître de conférences à l'université de Paris I) et Youri Gorlov (chercheur à l'Institut archéologique de Moscou) à laquelle étaient associés Mikhaïl Abramzon (université de Magnitogorsk), ainsi que Pierre Dupont (céramologue, Maison de l'Orient méditerranéen à Lyon) et Vassif Gaïbov (chercheur à l'Institut archéologique de Moscou) ; une équipe de géomorphologues sous la direction conjointe d'Éric Fouache (maître de conférences à l'université de Paris IV-Institut universitaire de France) et Alexei Porotov (université d'État de Moscou), assistés d'une équipe de géologues et de techniciens de Krasnodar.

La mission a été financée, en 1998, par plusieurs partenaires : avant tout, l'École française d'Athènes à qui l'on doit l'initiative du projet, mais aussi le ministère français des Affaires étrangères et, du côté russe, l'Institut archéologique de Moscou qui met à disposition de l'équipe ses locaux et la compétence de ses chercheurs. Participent également aux travaux de l'équipe, pour la réalisation des cartes et l'exploitation des photographies aériennes et des images satellitaires, le laboratoire Pastel à l'École normale supérieure de Saint-Cloud, sous la direction de Jean-Paul Gilg et Hélène Géroyannis (CAMS, UMR 8557 EHESS), ainsi que Florence Bonnaud, cartographe à l'université Paris IV. Enfin, l'analyse des carottages est conduite à Moscou, dans les laboratoires de l'université d'État Lomonossov, par Alexei Porotov et Natalia Bolikhovskaya.

Deux buts précis étaient assignés aux travaux de terrain en 1998, en conformité avec les objectifs généraux précisés en 1997<sup>1</sup> : la première tâche, confiée à l'équipe des géomorphologues, était de procéder à des carottages (fig. 1) qui permettraient, grâce aux analyses radiométriques et palynologiques, de mieux comprendre le paléoenvironnement ; la deuxième tâche, celle des archéologues, était de mener une prospection dans la moitié Sud-Ouest de la péninsule, en particulier sur le territoire de la cité d'Hermonassa, afin de cerner l'évolution de la répartition de l'habitat sur une longue période allant de l'époque archaïque à la fin de l'époque médiévale.

<sup>1</sup> BCH 122 (1998), p. 643-654.

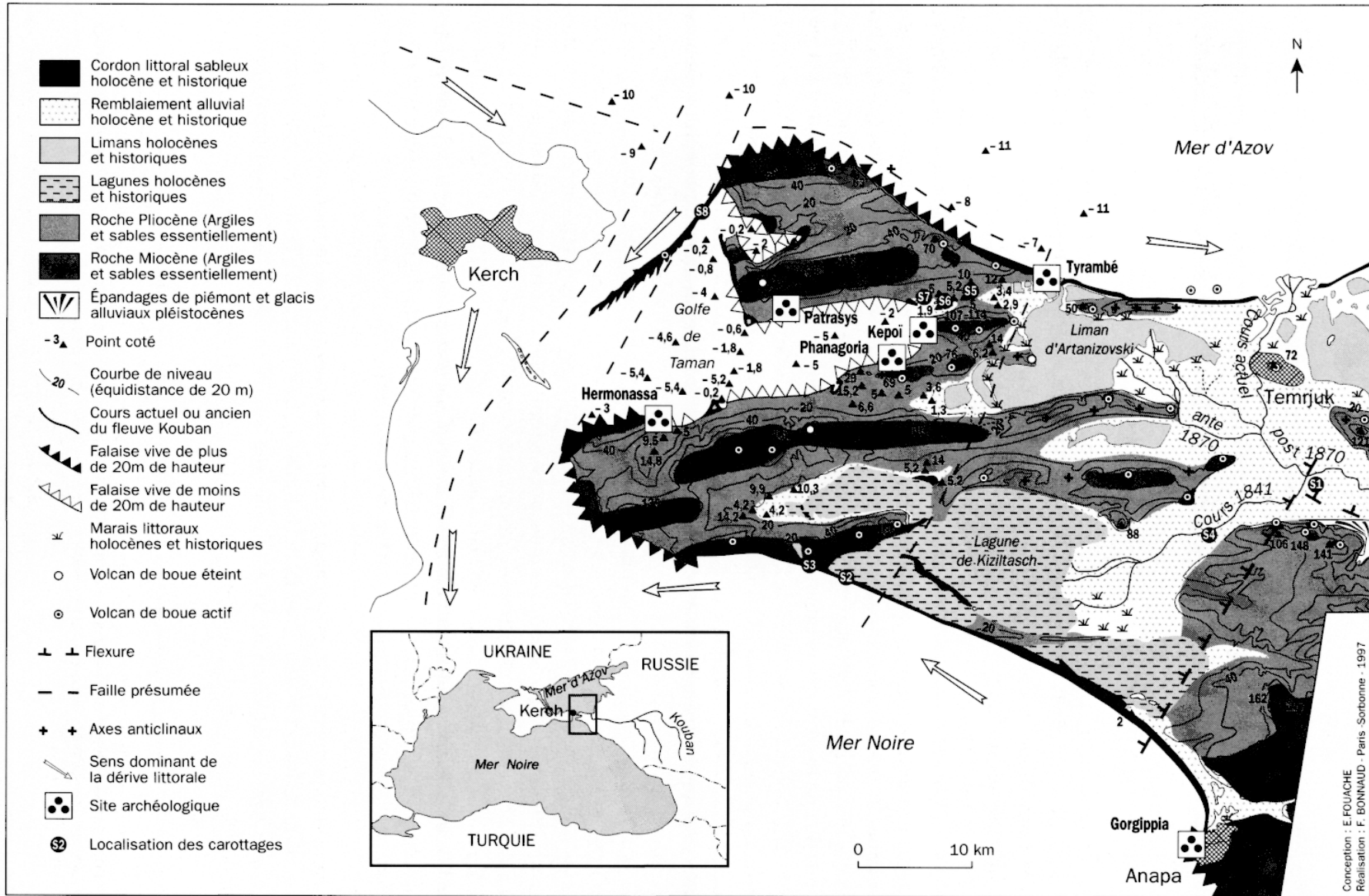


Fig. 1. Carte géomorphologique de la presqu'île de Taman.

## 1. Travaux géomorphologiques

Trois questions sont au centre de la discussion entre archéologues et géographes : le nombre d'îles ou de presqu'îles composant la péninsule, les variations du cours du Kouban et les variations relatives du niveau de la mer, donc le contour péninsulaire, ce qui rejoint le problème du nombre d'îles. Trois outils ont été privilégiés pour répondre à ces questions : la cartographie géomorphologique réalisée à partir de cartes topographiques, d'une image Landsat du 28/08/1987 et des photographies aériennes ; des prospections géomorphologiques et archéologiques communes sur le terrain ; des carottages réalisés à l'aide d'un carottier hydraulique lourd.

Le travail de terrain en morphologie littorale est facilité par le faible marnage moyen existant en mer d'Azov et en mer Noire. Il ne dépasse pas 2 à 3 cm au Sud de la Crimée, mais atteint 6 cm à Kertch. En revanche, des variations annuelles s'observent sur les deux mers par rapport au niveau moyen. Ces variations sont plus importantes sur la mer Noire — entre 0,5 et 1,5 m — que sur la mer d'Azov où elles se situent entre 0,25 et 0,5 m<sup>2</sup>. Des carottages réalisés antérieurement à notre étude dans la zone du Pré Kouban (fig. 2) nous permettent de préciser les positions successives des cordons littoraux durant l'Holocène<sup>3</sup>.

La fin de la dernière période froide a été marquée par une remontée rapide du niveau marin, de l'ordre d'une centaine de mètres, appelée transgression flandrienne, et la construction de cordons sableux sur le littoral, en arrière desquels s'étendent de vastes lagunes. Cette transgression eustatique se stabilise, pour notre région, vers 3000 av. J.-C., ce que confirment les datations au <sup>14</sup>C réalisées sur les coquilles prélevées dans les cordons du Pré Kouban<sup>4</sup>. À partir de cette date se développe une côte basse à progradation que nous suivons dans ses étapes successives. Le cordon littoral correspondant à la colonisation (VI<sup>e</sup> s. av. J.-C.) correspond à la fin du stade dit de Dzemete.

Mais, si la coupe des cordons littoraux du Pré Kouban (fig. 2) nous permet de juger de la progression de la côte, il est plus délicat d'extrapoler sur les variations relatives du niveau marin. Tous les cordons antérieurs à 4000 av. J.-C. se trouvent, en effet, dans une fourchette altitudinale identique située entre - 2 et +2 m autour du niveau moyen de la mer d'Azov. Ceci nous conduit, en ce qui concerne le Pré Kouban, à privilégier l'influence des apports sédimentaires, remaniés par la dérive littorale, et une évolution de la géométrie du golfe marin, plutôt qu'une variation du niveau marin, pour expliquer la mobilité des cordons littoraux.

De nouveaux carottages<sup>5</sup> (fig. 1) nous ont permis de reconstituer partiellement la position des cordons holocènes dans la péninsule de Taman proprement dite. Deux carottages S1 et S4 (fig. 3) confirment l'importance de la transgression flandrienne et la constitution d'une baie marine peu profonde comparable à celle du Pré Kouban, de 10 m de profondeur au maximum. Au-dessus de dépôts continentaux datés de 4884 av. J.-C. (<sup>14</sup>C 3/I), de la tourbe située à - 10 m de profondeur en S1, on observe 7 à 8 m de dépôts marins, caractérisés par la présence de coquillages. Le tout est surmonté de sédiments deltaïques qui témoignent de l'alluvionnement du Kouban et du remblaiement de la baie marine. L'existence de cette baie marine pendant l'Antiquité est confirmée par la datation de coquilles prélevées sur le carottage S4 à 9,80 m de profondeur (<sup>14</sup>C 3/IV = 399 av. J.-C.). L'altitude à laquelle s'est stabilisé le littoral à l'apogée de cette transgression ne se situait pas au-dessus du niveau actuel<sup>6</sup>, mais au même niveau que l'actuel, voire plutôt en des-

<sup>2</sup> *Instructions nautiques*, série D, Vol. 7 (mer Noire, mer d'Azov), Brest 1978.

<sup>3</sup> J. ISMAILOV, K. ARSLANOV, T. TERTYCHNAJA, S. CERNOV, « Restitution et datation des lignes de rivage dans le delta du Kouban à l'Holocène », *Journal de l'Université de Léningrad*, série VII-3, 21 (1989), p. 61-69 (en russe).

<sup>4</sup> *Ibid.*

<sup>5</sup> On exploite essentiellement ici l'information qualitative de ces carottages, en attendant les analyses de laboratoire et les datations <sup>14</sup>C en cours de réalisation. Les résultats des 9 datations effectuées jusqu'à présent par A. Porotov sont données en âge calendaire.

<sup>6</sup> D. BERENBJEM, « Le détroit de Kertch à l'époque de Strabon à la lumière des nouvelles données sur les variations du niveau de la mer Noire », *SA* 1959/4, p. 42-53 (en russe).

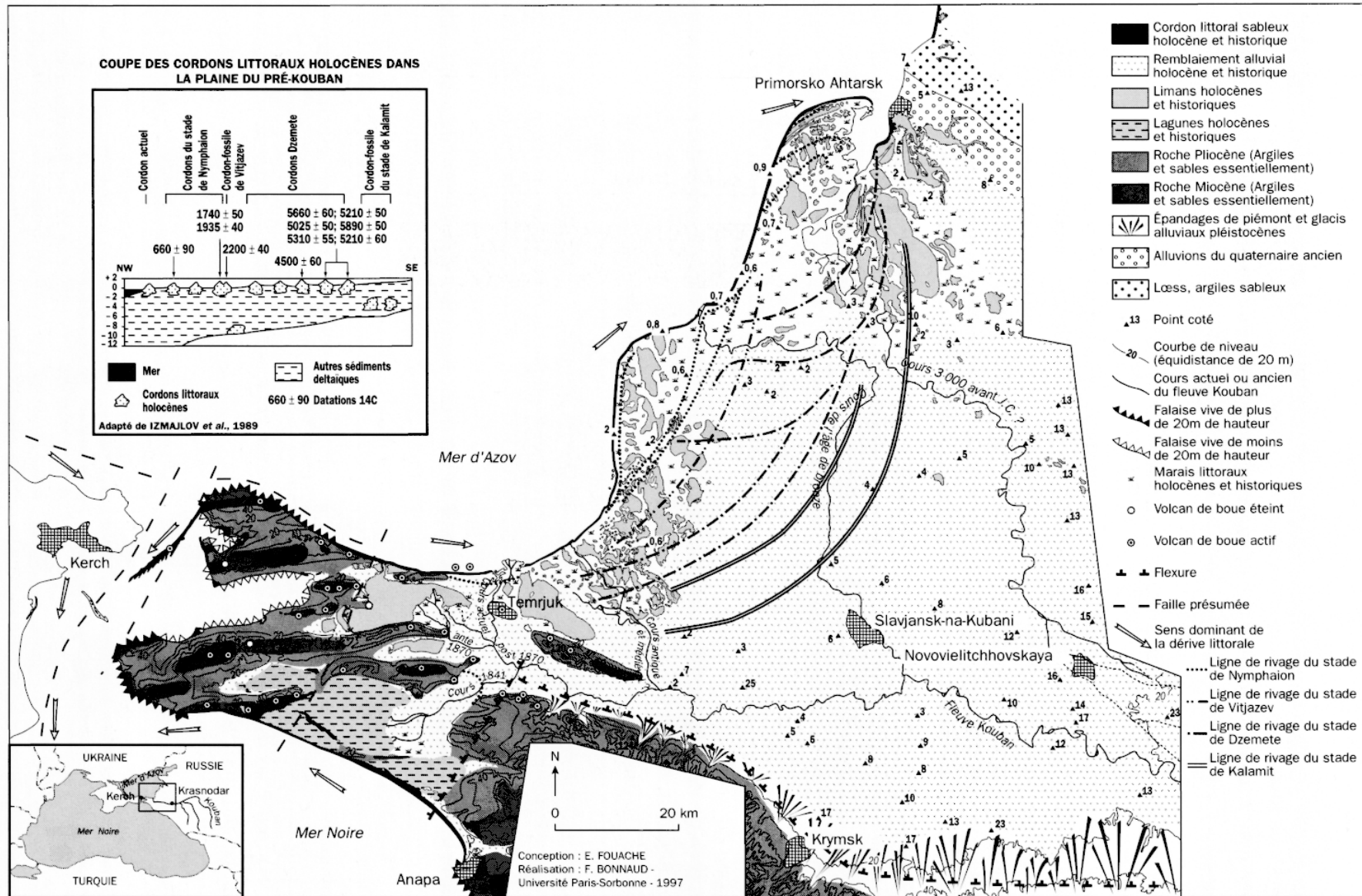


Fig. 2. Carte géomorphologique de la presqu'île de Taman et du delta du Kouban.

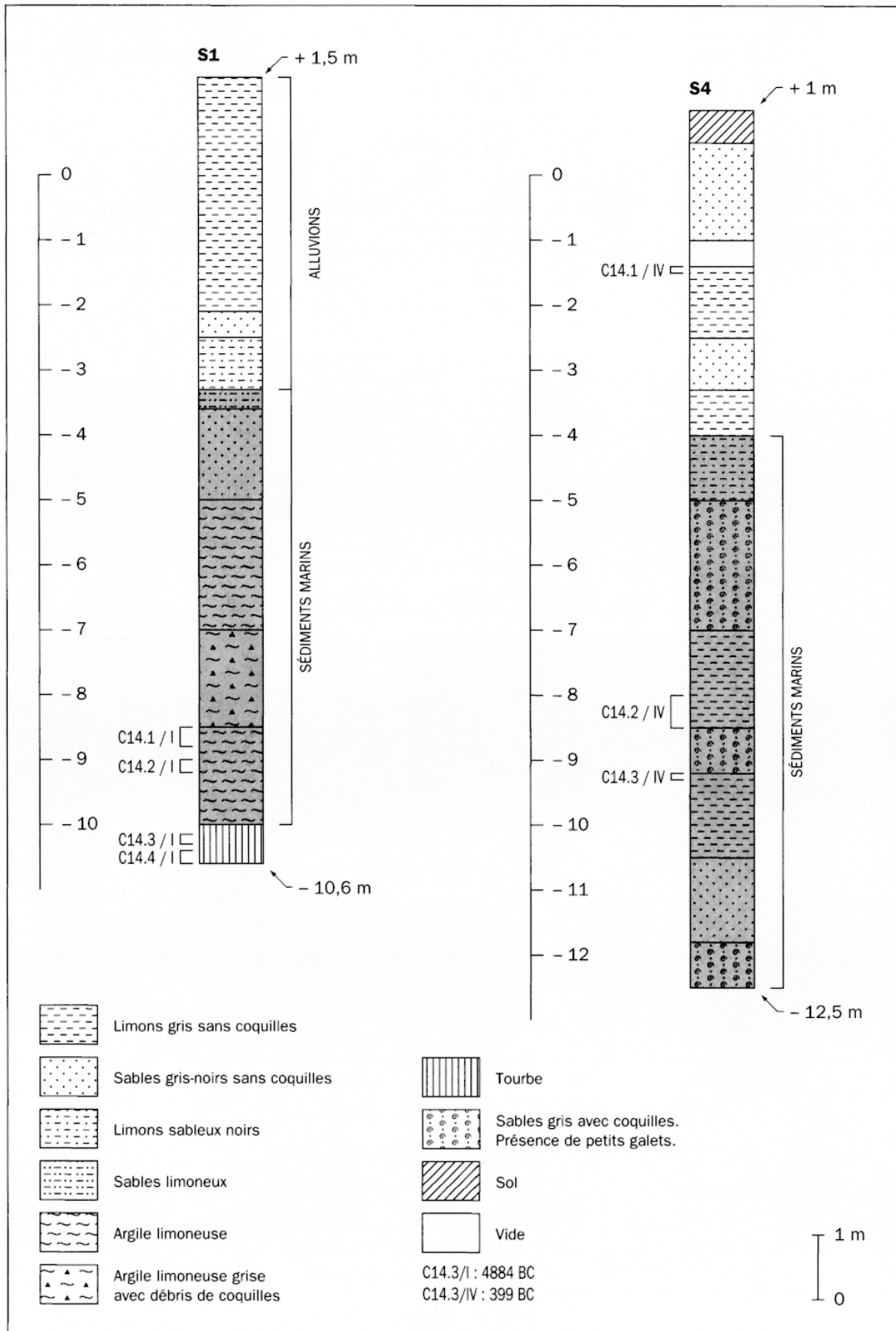


Fig. 3. Diagramme des carottages S1 et S4.

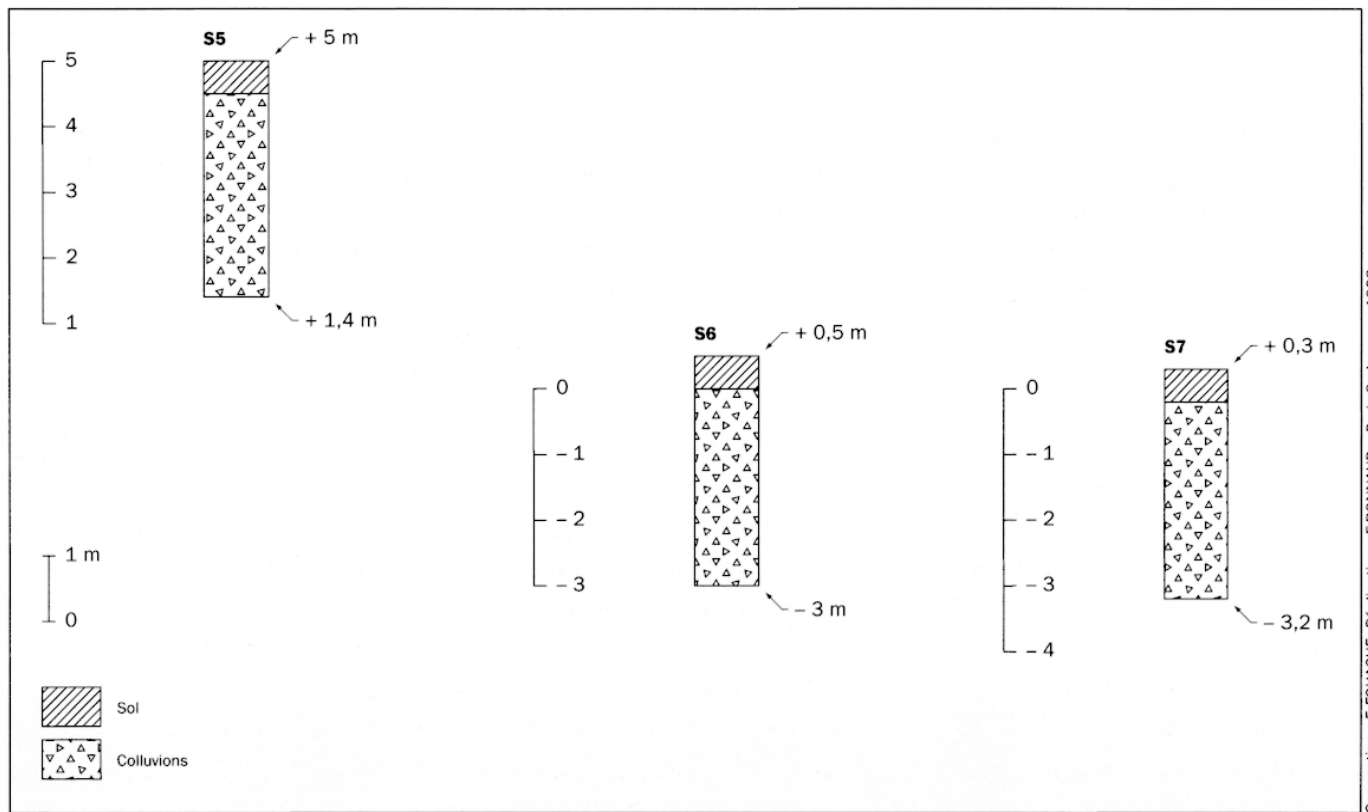


Fig. 4. Diagramme des carottages S5, S6 et S7.

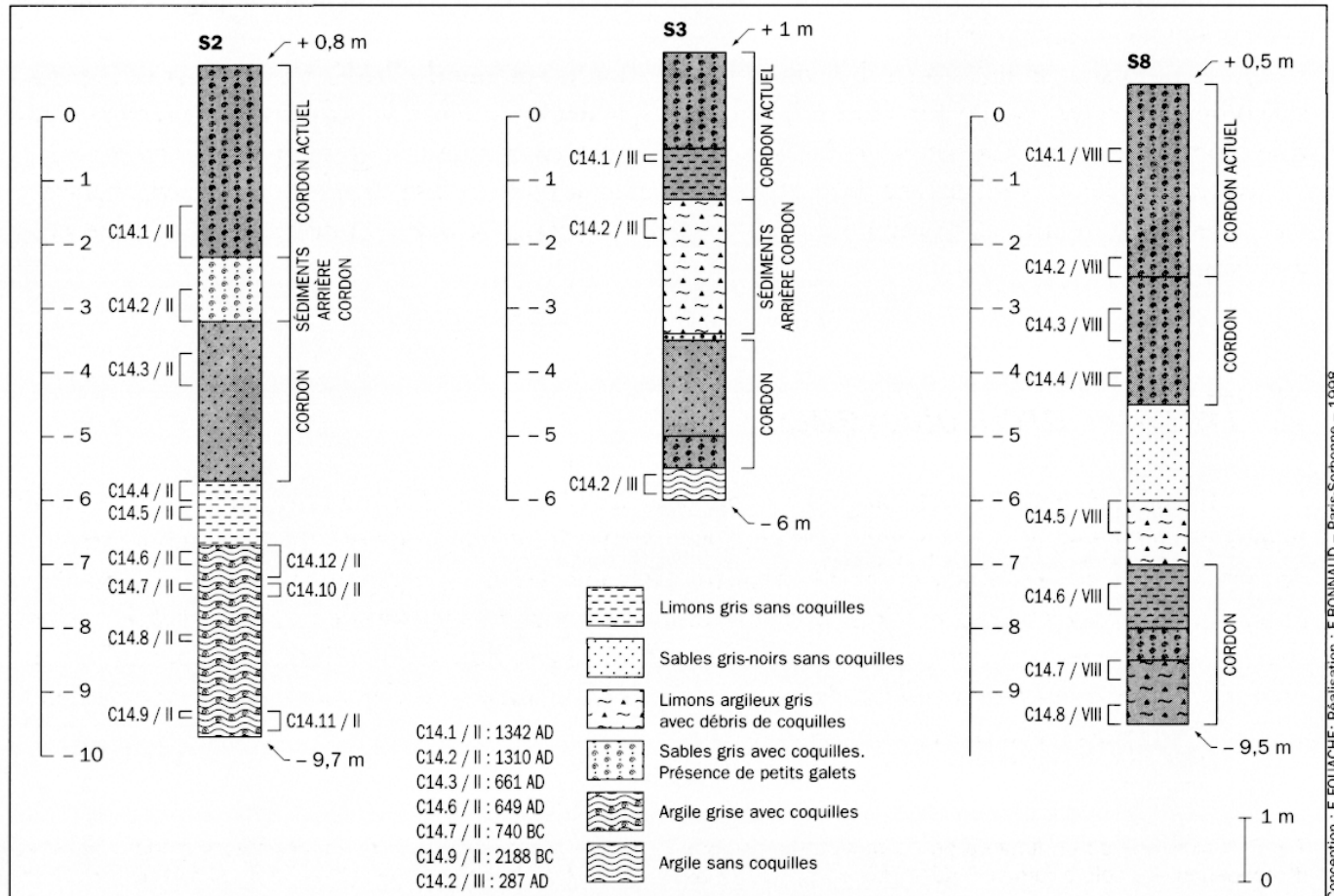


Fig. 5. Diagramme des carottages S2, S3 et S8.

sous. C'est, en effet, ce que démontrent les carottages S5, S6 et S7 (fig. 4) qui ne livrent que des colluvions continentales dans une zone — le thalweg qui relie le golfe de Taman au liman d'Artanisoovski — où plusieurs historiens<sup>7</sup> voyaient traditionnellement un ancien bras de mer. Le niveau marin actuel est donc le niveau le plus haut jamais atteint dans la péninsule. C'est ce qui explique la vigueur du recul des falaises sur les secteurs les plus hauts (jusqu'à 1,30 m par an) et l'importance des grands glissements rotationnels. Les carottages S2, S3 et S8 (fig. 5) réalisés sur les cordons sableux actuels montrent de leur côté l'existence, dans la même position que ces derniers, d'un cordon correspondant à un niveau marin inférieur de 4 à 5 m au niveau actuel. Géométriquement, cela se corrèle bien avec la cote de submersion des vestiges archéologiques. Nous pensons que ce cordon pouvait correspondre au trait de côte antérieur au II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., période dite de la « régression phanagorienne » (V<sup>e</sup>-II<sup>e</sup> s. av. J.-C.) qui précède une submersion rapide et généralisée, estimée à 4 m d'après les observations archéologiques.

La première série des datations radiométriques obtenues sur des coquilles prélevées dans le carottage S2 confirme l'âge récent du cordon actuel, qui daterait de la fin du Moyen Âge (<sup>14</sup>C 1/I = 1342 ap. J.-C.). Le cordon situé entre - 6 et - 3 m daterait, pour sa part, de la fin de l'Antiquité (<sup>14</sup>C 3/I = 661 ap. J.-C. et <sup>14</sup>C 6/II = 649 ap. J.-C.). Le cordon contemporain de la colonisation grecque se trouverait donc encore plus bas, comme on l'observe sur le sondage S8, au niveau de la cote - 7 m et de la datation <sup>14</sup>C 6/II à 740 av. J.-C. sur le carottage S2. Si cela est confirmé par les datations radiométriques qui seront réalisées sur les carottages S3 et S8, cela signifierait que la submersion postérieure au II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. n'aurait pas été de 4 m, mais d'au moins 7 m. Le terme de « régression phanagorienne » serait alors impropre. En effet, ce que suggère la stratigraphie des carottages S2, S3 et S8, c'est, pour la péninsule de Taman, une montée continue du niveau marin relatif depuis la fin de la transgression flandrienne, remontée accompagnée d'une certaine stabilité des cordons littoraux.

La distorsion entre les cotes d'altitude observées sur les cordons du Pré Kouban et ceux de la péninsule proprement dite font penser à une origine tectonique des variations récentes, à valeur purement régionale, dont il reste à reconstituer la genèse. En effet, si une activité sismique quaternaire est avérée sur l'escarpement de faille au Nord de la péninsule de Taman<sup>8</sup>, rien ne prouvait jusqu'à présent une activité holocène. Ces observations remettent en cause la chronologie des variations relatives du niveau marin établie sur la mer Noire.

## 2. Travaux archéologiques

Il s'agissait, pour les archéologues comme pour les géographes, d'affronter véritablement le terrain pour la première fois, et la campagne a certainement suscité plus de questions qu'elle n'a permis de résoudre de problèmes, ce qui n'étonnera guère si l'on songe à l'étendue de l'aire géographique à parcourir et au temps imparti pour mener à bien la mission. Le but de celle-ci est double, rappelons-le : il s'agit à la fois d'inventorier et de dater les sites, bref de dresser la carte archéologique, mais aussi, à partir de là, d'étudier d'un point de vue historique l'organisation de l'espace rural et l'implantation de l'habitat, alors même que l'on a affaire à des statuts territoriaux multiples<sup>9</sup>.

<sup>7</sup> I. PAROMOV, « Mise en lumière de l'évolution du système d'occupation des sols à Taman », *KSIA* 210 (1993), p. 25-34 (en russe).

<sup>8</sup> A. NIKONOV, « Les signes d'une activité tectonique récente

dans les zones de faille de la mer d'Azov méridionale et du détroit de Kertch », *Geotektonika* 5 (1994), p. 16-27 (en russe).

<sup>9</sup> *BCH* 122 (1998), p. 643-654.



Pourtant, une prospection n'est pas une fouille : de site en site et d'année en année, elle progresse dans l'espace et non dans le temps, répétant chaque fois les mêmes opérations. Autre différence majeure : c'est seulement après avoir prospecté la totalité d'un territoire déterminé qu'on peut en comprendre les éléments, alors qu'une fouille, parce qu'elle détruit, doit fixer chacun d'eux au fur et à mesure. Il est donc à peu près impossible de décrire la progression d'une prospection, sauf à donner dans le provisoire d'une part et le répétitif de l'autre. Plutôt que de présenter chaque année des rapports presque identiques, on a donc choisi d'adopter une présentation thématique, où la synthèse des résultats préliminaires est d'abord l'occasion de discuter des questions de méthode et des difficultés rencontrées sur le terrain.

Compte tenu de l'étendue du territoire, la préparation en amont du travail de terrain est, plus qu'ailleurs, essentielle. La mission dispose d'environ 400 photographies aériennes pour la partie Sud de la péninsule et davantage encore si l'on compte Fontalovski. L'échelle de ces photographies oscille entre le 1/12 000 et le 1/14 000, échelle idéale pour l'analyse archéologique, malgré les légères distorsions qui existent entre les clichés. Ces photographies, qui ont été scannées lors de la précédente campagne, sont traitées, au sein du laboratoire Pastel (Saint-Cloud, UMR 8557), sur le logiciel Photoshop, tirées sous forme de sorties laser et, enfin, assemblées secteur par secteur. Sont repérées les anomalies de terrain, opération plutôt fructueuse à Taman où la surface du sol, très différente des sols méditerranéens, est assez homogène : l'absence de masses caillouteuses permet d'interpréter les taches blanches comme des poches potentielles d'occupation anthropique, ce qui se vérifie sur le terrain dans deux cas sur trois environ. Les informations ainsi recueillies sont ensuite confrontées aux descriptions des sites conservées, avec un schéma rudimentaire, dans les travaux de I. Paromov.

Vient ensuite le travail de prospection proprement dit. La zone étudiée en 1998 a été, comme prévu, la partie Sud-Ouest de la péninsule depuis le détroit de Kertch à l'Ouest jusqu'à une ligne reliant, à l'Est, l'actuelle *stanitza* de Taman (antique Hermonassa) au village de Vinogradny, en incluant la presqu'île de Iantar au Sud. L'exhaustivité étant par définition impossible, il a été décidé de ne parcourir que les sites sur lesquels on disposait d'une information préalable quelle qu'elle soit (tache blanche ou bibliographie antérieure). L'existence d'un site implique l'attribution de coordonnées géographiques au moyen d'un GPS : l'appareil utilisé est un GPS « de poche » du type Garmin 12 dont la marge d'erreur au sol est de 30 m au maximum, avec possibilité de correction à moins de 10 m, ce qui n'a aucune conséquence sur la constitution d'une carte archéologique au 1/50 000, où l'erreur ainsi reportée est inférieure au millimètre. Lorsque l'aire de dispersion du matériel de surface est supérieure à 30 m, la prise du GPS a lieu en plusieurs points sur les contours de cette aire.

La deuxième opération consiste à observer et ramasser le matériel de surface. La technique de prospection a été mise au point progressivement au cours de la campagne, car elle dépend de la structure des sites rencontrés. À une dizaine d'exceptions près, la prospection dite intensive, avec ramassage en ligne ou en quadrillage, n'a pas été nécessaire, contrairement aux attentes de l'année précédente, pour trois raisons essentielles. Une telle forme de prospection n'est indispensable, tout d'abord, que lorsque le matériel de surface est très abondant et réclame un échantillonnage, ce qui n'est pas le cas à Taman. Certains « sites » n'offrent au prospecteur que quelque vingt ou trente tessons. La deuxième raison, liée à la première, est relative à la structure même des aires de dispersion du matériel. En d'autres lieux, par exemple en Grèce propre — et l'on songe en particulier à la Béotie, où l'équipe anglaise d'A. Snodgrass et J. Bintliff mène un *survey* intensif dans la proche *chôra* de Thespies — cette méthode est appliquée à cause de l'existence d'un fort tissu inter-sites (*off site*). En bref, la céramique est partout et il est indispensable de pouvoir évaluer les variations quantitatives entre le site et l'inter-site. À Taman, l'éloignement par rapport aux centres urbains comme celui d'Hermonassa implique une solution de continuité entre les sites : le matériel se présente sous forme de poches, correspondant souvent aux taches repérées sur les photos, et il appartient aux prospecteurs de

délimiter l'extension de sa dispersion, ce qui n'équivaut pas, on le rappellera, à calculer la taille réelle du site. Enfin, la prospection intensive n'est matériellement possible que lorsque l'aire étudiée est restreinte et l'équipe de prospecteurs nombreuse, ce qui n'est pas le cas de la présente mission. Une dizaine de sites particulièrement fournis ont, cependant, donné lieu à un ramassage en ligne avec une maille de 20 m environ et un ramassage sélectif (formes essentiellement).

Malgré ces difficultés de méthode, il est possible de proposer des résultats préliminaires, sur les plans quantitatif et qualitatif. En termes quantitatifs, tout d'abord, il est clair que la zone étudiée comporte davantage de sites que les précédents prospecteurs (en particulier I. Paromov) ne l'avaient pensé : là où l'on comptait auparavant environ quarante numéros, la mission en compte le double, soit par fixation de nouveaux sites, soit par dédoublement de sites antérieurs. Les nouveaux sites sont localisés surtout à l'intérieur des terres, alors que, sur la carte de I. Paromov, cette mésogée est à peu près vide.

Mais la fixation d'un site pose, à son tour, un important problème de méthode qu'il convient d'aborder brièvement ici, celui des critères permettant d'en déterminer ou non l'existence. On l'a vu, certaines poches ne comportent, même en terrain dégagé, que 20 à 30 tessons au total, voire moins. Première question : à partir de combien de tessons peut-on dire qu'il y a site à Taman, sachant qu'en Grèce le taux minimal accepté par les prospecteurs est de 30 à 50 tessons pour 100 m<sup>2</sup> ? Deuxième question, corollaire de la première, les critères habituels sont-ils applicables dans le cas présent ? La seule chose claire pour le moment est qu'il semble impossible d'utiliser les mêmes critères partout : s'il faut appliquer ce taux, alors seront exclus de l'interprétation de multiples petits dépôts ruraux, dont il faut bien tenter pourtant de comprendre le pourquoi et le comment. Aussi, la réponse à la première question ne pourra-t-elle être donnée qu'à la fin de la dernière mission de prospection, puisque, selon nous, les critères s'établissent au fur et à mesure des opérations de ramassage et ne constituent pas un présupposé applicable en tout temps et tout lieu archéologique. Pour le moment, tout est enregistré, quitte à ce que soient éliminés certains numéros en fin de parcours.

En termes diachroniques, pour la période grecque, dans les établissements ruraux où le matériel de surface est le plus abondant, la céramique archaïque (2<sup>e</sup> moitié du VI<sup>e</sup> s.) est souvent présente, même si elle n'est pas très abondante. Il y a là un décalage notable et intéressant avec la période de la colonisation, dont la deuxième vague s'échelonne de 590 à 560. Ensuite, la courbe s'envole entre la fin de l'archaïsme et le début de l'hellénisme (VI<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> s.), avec de grandes quantités de matériel pour les IV<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> siècles. La fin de la période hellénistique est beaucoup moins représentée. Cette situation recoupe ce que l'on connaît déjà pour la Grèce elle-même, où les campagnes connaissent un essor particulier entre le VI<sup>e</sup> et le III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Mais il ne faut pas oublier que les facteurs historiques de développement peuvent être distincts d'une zone à l'autre : l'expansion du IV<sup>e</sup> siècle dans le royaume du Bosphore est due certainement avant tout à la politique de mise en valeur menée par les rois Spartocides, dont on connaît les liens avec Athènes par exemple.

Du point de vue qualitatif, on notera d'emblée que, dans sa plus grande partie, le matériel de surface est invariablement constitué, à Taman, de céramique et de quelques éléments en pierre (meules, moellons isolés). Il est très rare de pouvoir repérer des structures *in situ*, et en particulier des murs, à cause de l'absence de carrière sur cette péninsule, où la pierre est importée. Les seuls marqueurs fixes du paysage sont les kourganes, très nombreux, et les levées de terre (en russe *valyi*) qui signalent des murs de fortification. La typologie fonctionnelle des sites s'annonce donc difficile à établir. Autre question très complexe qui ne se laisse pas résoudre au premier abord, celle de l'identité « ethnique » des sites : s'agit-il de sites grecs ou indigènes, ou gréco-indigènes ? Cette question a-t-elle un sens, posée en ces termes ? La céramique, d'importation grecque ou de production locale, permet-elle d'opérer une telle différenciation ? Il n'est pas question de risquer une réponse à ces questions avant d'avoir achevé le parcours.

Le seul élément de quasi-certitude que l'on puisse avancer aujourd'hui concerne la disposition interne des sites. Sur sa carte, Paromov place de grosses taches, dont certaines feraient jusqu'à 1 km de long, comme le site Paromov 127 dans la *chôra* d'Hermonassa, ou 143 et 144 plus au Sud. En réalité, la prospection montre que ces très gros sites n'existent pas, mais sont constitués de plusieurs petits sites, en général deux ou trois formant des grappes. Cette situation se répète dans le cas des sites nouvellement identifiés. Tous ces sites connaissent leur apogée entre le VI<sup>e</sup> et le III<sup>e</sup> siècle av. J.-C., et la question qui se pose alors est celle de savoir si l'on n'aurait pas affaire à des villages, des *kômai*, plutôt qu'à des habitats isolés, ce qui constituerait un trait spécifique de ces établissements ruraux. Mais il s'agit seulement d'une hypothèse, qu'il conviendra d'étayer lors des campagnes ultérieures.

On le voit, l'archéologie pratiquée ici est une archéologie difficile et, à certains égards, très abstraite, car elle est absolument antithétique de l'archéologie de l'objet qui constitue toujours l'une des tentations de l'archéologie grecque traditionnelle. À ceux qui nous demandent ce que nous trouvons et avons à montrer, nous répondons qu'il nous est difficile d'illustrer notre travail, car le paysage est plat et la céramique terriblement commune. La solution ne pourra venir que de la mise en réseau des informations au sein d'un SIG<sup>10</sup> dont la réalisation a commencé à l'automne 1998.

**10** Ce SIG est produit sur système IDRISI au sein du laboratoire Pastel de l'ENS Saint-Cloud (UMR 8557) conjointement par les géographes et les archéologues de la mission, sous

la direction de J.-P. Gilg et H. Géroyannis. Il consiste, pour simplifier, en l'association d'une carte topographique informatisée et d'une banque de données archéologiques.